

LE HIRAK OU LA FÊTE DANS LA CONTESTATION

Après treize mois de contestation dans les rues des villes algériennes, de février 2019 à mars 2020, je voudrais parler d'une forme d'art singulière : la mise en scène, à l'intérieur des manifestations politiques, des arts de la rue, ce que j'appellerai « la fête dans la contestation ».

41

Si *hirak chaabi* veut dire « mouvement social »¹, le verbe *haraka* signifie « se mettre, entrer en campagne, en expédition, se diriger vers, s'ébranler », « se mettre en marche, en mouvement, remuer, s'agiter, attiser le feu, irriter, exciter, pousser son cheval, accentuer les lettres, mettre les points, les voyelles »².

Le verbe *haraka* renvoie à une relation d'affrontement et de conflit. Or le mouvement insurrectionnel algérien est un mouvement *silmiya* (pacifique). Et comme le dit un manifestant³, c'est un mouvement *sibr* (magique) – dérivé de la racine verbale *s.h.r.*, dont l'idée est « purifier les métaux, les affiner », « métamorphoser quelqu'un », « fasciner » : ainsi nous rapprochons-nous du travail des métaux, du forgeron. Ces nouveaux forgerons-charivarisseurs des arts de rue ont créé des représentations, des images mentales et un nouvel imaginaire de la protestation.

Il en a résulté une inflation d'analyses sur les conditions d'émergence de ce mouvement qui s'accordent à dire que le caractère « pacifique » des marches bihebdomadaires provient du souvenir, encore vivace, de la décennie noire, qui a conjugué violence terroriste et répression d'un

1. « D'où vient ce mot, "hirak" ? Ça sonne pas algérien, et ça sonne même l'import. Je préfère le mot "révolution", *tagrawla* en kabyle ou *thoura* en derdja [arabe populaire algérien] », s'exclame un manifestant devant un groupe de jeunes originaires de la wilaya arabophone de Sétif (extrait de notre journal de terrain, 28 février 2020).

2. Daniel Reig, *Dictionnaire arabe-français, français-arabe*, Paris, Larousse, 1986.

3. Échange avec Hocine, 61 ans, marchand de légumes, le 24 janvier 2020.

système totalitaire⁴. Mais cette observation, même si elle est fondée, ne suffit pas à tout expliquer. Certains auteurs expliquent par ailleurs les mobilisations en se tournant vers le grand récit algérien depuis le début de la guerre de libération nationale, en 1954, ainsi que le nationalisme et sa crise⁵, pour se retrouver vraisemblablement devant le résultat d'une longue et lente maturation sociétale qui prend sa source dans les profondeurs de la société. D'autres insistent enfin sur le caractère innovant du mouvement et en soulignent l'originalité par sa durée, son unité, son pacifisme, son civisme, succombant souvent ainsi à une forme d'« illusion héroïque »⁶. Tout se passe comme si nous assistions à la naissance d'un répertoire d'action collective adapté au contexte autoritaire algérien. Qu'en est-il concrètement ?

42 Pour répondre à cette question, nous avons choisi de nous intéresser aux récits locaux et aux faits précis circonscrits dans des espaces concrets de Kabylie (les rues, les boulevards et les places du centre-ville de Béjaïa, chef-lieu d'une wilaya éponyme qui borde la Méditerranée) où se déroule l'action collective. Ces récits d'expérience révolutionnaire, d'en bas, disent et font *hirak* en Algérie ou en « situation d'immigration »⁷.

Notre papier se fonde sur une observation ethnographique d'une durée de cinq mois complétée par des conversations souples, qui se sont déroulées de manière interactive en marchant et en flottant d'un regroupement à un autre. Nous avons étudié les manifestations en nous concentrant sur le « charivari hirakiste » des marches du vendredi et du mardi le jour et sur les scènes de fête nocturnes le jeudi.

MARCHER, CRIER ET PROTESTER JOUR ET NUIT

Comme tous les mardis et vendredis depuis février 2019, et les jeudis depuis le mois de novembre suivant, la population de Béjaïa a été au rendez-vous le 14 février 2020. Des foules déferlent dans les principales artères de la ville en ce cinquante-deuxième vendredi de *hirak*, pour crier leur colère et réaffirmer leur détermination à continuer le combat pour

4. Cf. Omar Benderra, François Gèze, Rafik Lebjaoui et Salima Mellah (dir.), *Hirak en Algérie. L'invention d'un soulèvement*, Paris, La Fabrique, 2020, notamment chap. 1-5.

5. Benjamin Stora, *Retours d'histoire. L'Algérie après Bouteflika*, Paris, Bayard, 2020.

6. Michel Dobry, *Sociologie des crises politiques. La dynamique des mobilisations multisectorielles* (1986), Paris, Presses de Sciences Po, 1992, p. 79 et suiv.

7. Sur ce dernier point, cf. Didier Le Saout, « Faire *hirak* à Paris : les mises en scène d'une révolution contre le "système algérien" », *L'Année du Maghreb*, n° 21, 2019, p. 131-146. Voir aussi, *infra, id.*, « Les relations France-Algérie et le soulèvement du Hirak », p. 105-118.

un État démocratique et social. Les manifestations s'étant ainsi en partie routinisées et présentant les apparences de « rituels politiques répétitifs et solennels »⁸, des manifestants affluent des différentes communes voisines afin de participer à la marche au chef-lieu de la wilaya qui s'est transformé en un lieu de pèlerinage. Le drapeau national flotte à côté du drapeau amazigh au milieu des banderoles brandies par les marcheurs. Chaque « carré »⁹ a son propre matériel de sonorisation qu'on transporte en marchant, ses propres pancartes avec les mêmes inscriptions que lors des précédentes marches : « Système, dégage ! », « Le peuple est la seule source du pouvoir ».

La foule, composée d'hommes et de femmes jeunes et moins jeunes, s'est ébranlée devant la Maison de la culture et avance difficilement sur le boulevard de la Liberté, axe principal de la ville qui jouxte le siège de la préfecture, pour s'immobiliser place Saïd-Mekbel¹⁰ et permettre à d'autres groupes de la rejoindre avant de poursuivre le long trajet à travers les grandes artères de Béjaïa. Les marcheurs scandent fort « *Klitou leblad ya serakine* » (vous avez pillé le pays, voleurs), « *Rana macheyine hata tenahaw gaâ* » (nous marcherons jusqu'à ce que vous partiez tous). Ainsi, au fil des semaines, le mouvement s'organise pour préserver les marches de tout incident et offrir les secours nécessaires sur le terrain, à l'instar de cette équipe du Croissant-Rouge algérien qui a implanté une tente place Ifri afin d'assister médicalement les manifestants¹¹. En fin de cortège, deux militants devant un camion-citerne distribuent des gobelets d'eau.

Les manifestations du mardi, qu'il ne convient plus d'appeler marches des étudiants ou de la communauté universitaire, démarrent au campus Targa-Ouzemmour. Le 4 février 2020, à travers certains écriteaux, les manifestants fustigent la presse, qui semble se retirer peu à peu du terrain. À mesure que la « procession » avance, des citoyens et des fonctionnaires se glissent dans les carrés, tout en exprimant leur soutien aux journalistes

8. Claude Rivière, *Les Liturgies politiques*, Paris, PUF, 1988.

9. Le cortège des manifestations est constitué de plusieurs carrés, à savoir le carré des femmes, le carré du Pacte de l'alternative démocratique, le carré des villageois, le carré des enseignants et des travailleurs de l'université, le carré de la société civile (militants associatifs et politiques), ainsi que le carré du Mouvement pour l'autodétermination de la Kabylie, qui se trouve régulièrement en queue de la marche.

10. Saïd Mekbel était un journaliste et chroniqueur francophone satirique né le 25 mars 1940 à Béjaïa et mort assassiné le 3 décembre 1994 à Alger.

11. Des groupes de jeunes revêtant un brassard vert ou un gilet orange se sont constitués à l'échelle nationale après les appels lancés sur les réseaux sociaux pour aider à encadrer les marches, alerter sur les risques de bousculade et apporter, si besoin, des soins aux manifestants.

emprisonnés, tel Khaled Drareni, placé sous contrôle judiciaire. Des portraits de détenus sont brandis, et les chants classiques du Hirak entonnés: « Pour un État civil et non militaire », « Pour un État social et démocratique ». En passant devant le palais de justice de la ville, des voix s'élèvent pour appeler à la solidarité et à l'auto-organisation des villages et quartiers afin de faire perdurer le mouvement. En marge de cette marche, un rassemblement en soutien au journal *Tighbremt*, publié en tamazight à Béjaïa, a été organisé. Des manifestants évoquent l'interdiction de la conférence de l'écrivain Mouloud Mammeri le 10 mars 1980, à l'origine de la naissance du Printemps berbère, mouvement qui visait à contester le déni de l'identité amazighe. Parmi les termes qui inspirent le Hirak figure d'ailleurs le vocable *istiklal* (indépendance), de nombreux citoyens considérant que l'Algérie est toujours entre les mains de la « *issaba* » (mafia).

Étudiants, avocats, chômeurs et retraités sont rejoints en cours de route par les professionnels de santé et des stagiaires du paramédical. Les manifestants fustigent également les partis au pouvoir et surtout le Front de libération nationale – dont les dirigeants n'ont fait qu'attiser la colère de la rue à travers des déclarations à la limite de la provocation¹²: « FLN au musée, l'Algérie n'est pas un cirque! »

Certains crient: « Non au pouvoir oligarque! » De leur côté, les personnels de santé réclament un changement radical du régime: « Le deuxième, troisième puis le quatrième mandats sont les symptômes d'une maladie grave: le système. Le peuple réclame un traitement curatif et non symptomatique. » Au milieu de la foule dense, des youyous fusent entre les slogans. Des premiers carrés, où l'on entonne des chansons kabyles engagées, parviennent des mots d'ordre féministes: « *Djazair bourra democratia niswiya* » (Algérie libre, indépendante et féminine).

LE CHARIVARI NOCTURNE

Après avoir parcouru les principales villes du pays le jour, les manifestants se sont retrouvés en soirée. Ils sont nombreux à se joindre au mouvement de contestation ce soir à Béjaïa. Munis d'un *mehraz* (mortier de cuisine en métal), d'une marmite ou autres ustensiles, des villageois se ruent aux abords de la place publique dans le centre-ville. Il est 19 heures

12. Quelques mois avant d'annoncer soutenir le Hirak, le FLN avait incité le président Boutefflika à briguer un nouveau mandat et l'avait même désigné comme son candidat au scrutin qui était censé se tenir le 18 avril 2019.

ce 21 novembre 2019. L'ambiance est plutôt festive, des familles et des groupes de jeunes, dont des militants et des étudiants, ont décidé de contester de nuit le processus électoral. Les manifestations nocturnes ont désormais gagné tout le pays. À l'approche de l'élection présidentielle, prévue le 12 décembre, chaque jeudi soir, des rassemblements sont organisés, réunissant des milliers de personnes à l'occasion du dixième mois consécutif de mobilisation. « Le *mehraz* est une référence à la guerre de libération, pour protester sans qu'il y ait de répression, depuis chez soi. Les gens prennent un *mehraz* et tapent dessus. Le but, c'est de faire du bruit tout en maintenant le caractère pacifique. Même les enfants participent¹³. » L'opération *Dag el mehraz* (tape le mortier), largement diffusée sur Facebook, se fait aussi en soutien aux détenus. Les citoyens et citoyennes ont sorti, ce jeudi soir, leurs mortiers-pilons de 20 heures à 20 h 30. Des youyous et klaxons de véhicules ont accompagné cette opération qui tire ses racines d'une vieille tradition de solidarité, mais aussi d'une insurrection pacifique au sein de la Casbah à Alger pendant la guerre de libération. Les habitants des villes sont invités à protester, postés aux fenêtres et balcons de leur domicile, en faisant s'élever l'écho de centaines de mortiers dans la nuit. Surnommée plus simplement « opération Mehraz » sur les réseaux sociaux, l'initiative vient du Comité national pour la libération des détenus, un collectif citoyen qui recense les arrestations de manifestants et de militants tout en assurant le suivi judiciaire des détenus d'opinion. Le bruit devient assourdissant. D'une semaine à l'autre, la colère se fait en effet plus sonore. Sous les cris des manifestants qui scandent leur colère contre les hommes forts du pays perce un concert de sons étonnants. Un véritable tintamarre de cuivre, de fonte et d'inox. Les instruments culinaires ont investi la rue, passés de la cuisine au cœur de la contestation politique. La percussion des louches sur les casseroles et des pilons sur les mortiers résonne dans les rues de la ville. L'objectif est simple mais efficace : faire le maximum de bruit. C'est le cas à Béjaïa, où, le soir du 17 octobre 2019, des manifestants ont frappé sur des casseroles pendant trente minutes devant les locaux de la préfecture puis en face de la prison située dans le centre-ville. Les manifestants souhaitent se faire entendre de manière non violente d'un pouvoir devenu sourd à leurs revendications. Ils espèrent également que la centaine d'Algériens incarcérés depuis l'été en raison de leurs opinions contre le régime pourront, derrière les murs épais des cellules, entendre ce témoignage de solidarité.

13. Échange avec El Hadj Sadek, 79 ans, employé communal à la retraite, le 21 novembre 2019.

Cette forme d'action collective n'est pas nouvelle. Au début des années 1960, les Algériens indépendantistes jouaient déjà de cet instrument, afin de protester contre la répression violente orchestrée par les autorités françaises dont ils étaient victimes. La bataille autour de l'objet culinaire faisait rage à l'époque, puisque, dans le camp adverse, les partisans de l'OAS, l'organisation politico-militaire clandestine française hostile à l'indépendance de l'Algérie, et une partie des pieds-noirs ont, eux aussi, empoigné le manche de la casserole. En 1961, ces Français installés en Algérie ont ainsi manifesté bruyamment, depuis leur balcon, contre la politique d'autodétermination voulue par le général de Gaulle. « Cela a duré deux heures sans une seconde d'interruption », décrit dans son journal l'écrivain algérien Mouloud Feraoun¹⁴. Brandis à bout de bras par les contestataires, ces objets du quotidien sont devenus, au fil du temps, des outils d'opposition. Se rattachant à la tradition médiévale du charivari – tapage organisé par des jeunes hommes pour humilier un veuf remarié avec une jeune fille du village, ou encore un mari cocu –, ce concert a peu à peu perdu sa fonction de régulation du marché matrimonial au profit de l'action politique au sein d'une culture mondialisée¹⁵. Il peut également être observé en Espagne, chez les indépendantistes catalans, au Venezuela et au Liban...

TIWIZI, POLITIQUE DE LA JOIE ET HUMOUR

« Notre révolution est une *tiwizi* », me disait un villageois¹⁶. Car elle a été rendue possible par des initiatives individuelles et collectives visant à nourrir, à abreuver et même à faire chanter et danser les manifestants. *Twiza* en arabe populaire algérien, ou *tiwizi* en tamazight, est une fête au cours de laquelle sont rassemblées toutes les forces de travail et capacités matérielles des villageois dans le but de réaliser ensemble ce que nul ne parvient à faire seul. Cette pratique de volontariat est organisée par les membres du comité de village (*tajmaât*)¹⁷. Chacun doit prendre part au projet – travailler aux champs, nettoyer le cimetière et les fontaines, célébrer une naissance ou enterrer un mort : « On marche, on mange, on crie et on danse. Nous célébrons ensemble l'enterrement d'un système

14. *Journal, 1955-1962* (1962), Paris, Seuil, 2011, p. 489.

15. Edward P. Thompson, « "Rough Music" : le charivari anglais », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, vol. 27, n° 8, 1973, p. 285-312.

16. Échange avec Sid Ali, 37 ans, sans emploi, le 21 janvier 2020.

17. Pour une vue d'ensemble des coutumes kabyles, cf. Adolphe Hanoteau et Aristide Letourneux, *La Kabylie et les coutumes kabyles*, 2^e éd., Saint-Denis, Bouchène, 2003, t. 1.

politique mafieux¹⁸. » Cette fête permet aux habitants d'un village ou d'un quartier de se réunir, de voir, de donner à voir.

Des derboukas, bendirs, trompettes, flûtes traditionnelles et autres instruments de musique ont rythmé les marches des manifestants. Tout au long du vendredi 24 janvier 2020, les jeunes se sont rassemblés en groupes de quelques dizaines à plusieurs centaines pour animer la manifestation. Dans les rues principales de Béjaïa, les chants nés au sein des stades, premiers lieux de contestation populaire du pouvoir, ont été entonnés par les supporters du club de football local, avant d'être repris par tous les autres manifestants. Les escaliers du théâtre municipal font office de lieu de rassemblement autour de troupes musicales qui se sont formées spontanément. Les morceaux de rap « Liberté » de Soolking et « Algérie mon amour » de l'Algérino côtoient le répertoire populaire (*chaâbi*) de chants patriotiques kabyles. Ainsi, dès les premiers instants de la manifestation, des habitants disposent sur les trottoirs eau, plats traditionnels, gâteaux et diverses sucreries. Des jeunes circulent entre les manifestants avec des caisses de dattes, qu'ils tendent à ceux qui veulent en manger. Dans de nombreux autres endroits, des couscous ont été préparés par des familles et offerts aux manifestants. C'est ce qu'exprime cette aide-soignante de 43 ans, mariée et mère de quatre enfants, qui a pris part à la distribution des gâteaux : « Au début, j'avais un doute sur la pérennité de notre révolution. Au sixième vendredi, j'ai vu des choses nouvelles. Les gens sortaient des bâtiments avec des plats de couscous et de *mesfouf* [couscous sans bouillon]. Là, je me suis dit : *Ouf, ça a germé, nous sommes en effet en révolution contre la mafia*. Et je commençais à croire en notre force. Je me sentais forte. On marche et on mange ensemble, et on utilise la même cuillère, pas seulement le même plat... Nos barrières sont tombées. On est ensemble, on mange, on parle et on marche. Nous sommes soudés par les graines du *mesfouf*, les graines de la cohésion. C'est une autre tradition algérienne, *lwaâda* du vendredi, qui est ainsi ressuscitée : chez nous, au village, toute personne souffrant d'un mal, quelle qu'en soit la nature, peut faire un "don" à un saint, lui adresser un vœu et lui demander d'intervenir en sa faveur¹⁹. »

De plus, dès le début du soulèvement, l'humour s'impose malgré l'aspect conflictuel de la situation. La médiatisation des manifestations

47

18. Échange avec Salima, 25 ans, étudiante en droit, dans un bus de retour de la manifestation, le 13 mars 2020.

19. Échange à l'entrée du square Pasteur, le 3 avril 2019.

regroupant différentes catégories de la population en marche contre un régime autoritaire, où émotion et esprit de résistance se mêlent, atteste de cette ambiance drôle et moqueuse. L'humour qui accompagne les événements sert à juger et critiquer les figures politiques.

48 Un monde s'est créé en rupture avec le « monde officiel ». On assiste à une prise de distance vis-à-vis de ce monde alourdi par la politique et le social en dehors des boulevards, des rues et des places. Se font jour des pancartes et slogans avec un impératif, « Dégage », mais aussi des jeux de mots, des tournures de phrase ironiques, provenant de films, de chansons et même de poèmes. Un air de carnaval règne qui renforce la dimension pacifique des manifestations. Le rire constitue un outil de revendication. On a par exemple vu un manifestant vêtu d'un maillot et d'un short d'arbitre, sifflant et brandissant un carton rouge en criant « *Bara!* » (dehors) en direction du régime. Un autre, originaire de la commune de Tmezrit, à quarante kilomètres au sud de Béjaïa, promène son âne recouvert d'une bâche sur laquelle est écrit « Pour un État civil et pas militaire ».

Le rire et l'humour sont des manifestations de la liberté intérieure, qui permettent de surmonter les sentiments de honte, notamment lorsqu'on vit dans un système mafieux qui fabrique de la misère et qu'on se sent impuissant devant les injustices. Or la honte, comme le dit Gilles Deleuze, peut être éprouvée « dans des circonstances simplement dérisoires : [...] devant le discours d'un ministre²⁰ ». Rire donc pour continuer à vivre et à protester.

On peut aussi mentionner certaines chansons qui se moquent du clan au pouvoir²¹. Il faut « lutter en gardant le sourire », surtout devant les caméras, qui peuvent saisir l'image historique (ou bien l'histoire en direct). Des petits groupes de musique se sont formés peu à peu sur les escaliers de la mosquée et aux alentours de la place Ifri. Les mosquées sont des espaces de purification, d'abolition temporaire des hiérarchies. À Béjaïa, la mosquée est également un espace carnavalesque²², où des mois durant l'humour a porté une dynamique populaire de renversement du monde officiel.

20. Gilles Deleuze, *Pourparlers, 1972-1990* (1990), Paris, Minuit, 2003, p. 233.

21. Par exemple, la reprise de « Hadjou Lefkar » d'El Hachemi Guerouabi par l'artiste de rue Mohamed Kechacha, dont un des passages assène : « Mille milliards, Monsieur / Ça te construit des routes au milieu de la mer / Et toi, tu es satisfait des trous en pleine autoroute / La facture gonfle sous la fraude ».

22. Mikhaïl Bakhtine, *L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance* (1965), Paris, Gallimard, 1970, p. 471.

Au fil de la contestation, l'humour a occupé une place de plus en plus importante dans la critique et la dénonciation de la politique, jusqu'à se muer en une pratique culturelle virtuelle très répandue – des dizaines de pages internet et de chaînes YouTube ont été créées à cet effet. Avec pour cibles principales le chef d'État, le président de l'Assemblée populaire nationale, les partis d'opposition et les députés, désignés comme des « collaborateurs ».

L'humour permet de faire circuler la haine des dominés sur un mode subreptice. Sous son couvert, on devient en effet inattaquable. Ainsi l'humour suspend-il le sentiment de domination.

LE HIRAK, DRÔLE DE ZERDA

Lors d'une autre marche du vendredi, un père de deux enfants me dit : « Le Hirak est un mouvement, une révolution, mais c'est aussi une fête. Chaque vendredi on fait la fête, on marche et on danse. On fait la *zerda* [fête]... et c'est une drôle de *zerda*. On entend des youyous et des poèmes. On dessine et on chante, on boit et on mange ensemble. Le Hirak est une belle œuvre littéraire collective d'expression algérienne²³. »

49

Il convient de se demander en quoi peut bien consister la « drôle de *zerda* ». Cette drôle de fête est-elle réellement distincte d'une fête ? Si oui, de quelle fête exactement ? La locution « drôle de » marque une différence. Elle dénote précisément l'étonnement provoqué par un objet. Pour mieux la comprendre, je convoquerai une autre expression, diamétralement opposée : la « drôle de guerre ». Bien que la Première Guerre mondiale eût été déclarée et qu'on s'attendait au déchaînement de violence propre à un conflit armé, on s'est retrouvé plongé dans un calme imprévu, un calme consumé dans l'attente. La locution « drôle de guerre » désigne donc une période où l'état de guerre n'existe qu'en vertu de la déclaration du pouvoir envers les citoyens. La locution « drôle de fête », quant à elle, renvoie plutôt à ce qui possède les signes extérieurs d'une fête sans être considéré comme telle. La « drôle de fête » se distingue donc de la simple fête par son caractère inadéquat et imprévu. Elle apparaît là où on ne s'y attend pas. Dans le cas de l'Algérie en particulier, une fête se fait jour là où on s'attendait à voir surgir une guerre. La fête est ici représentée autant que la contestation par « la joie publique »²⁴.

23. Échange avec Hamid, 29 ans, instituteur au chômage depuis trois ans, le 7 février 2020.

24. Expression que nous devons à l'historienne Mona Ozouf (*La Fête révolutionnaire, 1789-1799*, Paris, Gallimard, 1976).

Le rapprochement entre la guerre et la fête permet de mettre en lumière l'ambiguïté profonde de ces deux événements. Ainsi, la « drôle de fête » n'est peut-être rien d'autre qu'une fête ramenée à l'une de ses caractéristiques essentielles, la non-violence.

50 Cette *zerda* peut alors prendre la forme d'une réponse pleine d'humour, à l'instar d'une pancarte où on lit ceci : « Système, dégage. Je voterai pour ma machine à laver, au moins elle propose des programmes propres et honnêtes », ou même la forme de détournements, comme ces chansons élaborées par des petits groupes de manifestants narrant, à la manière des chants populaires traditionnels, les faits et gestes des gens au pouvoir et des protagonistes du conflit en cours. On pense également à une caricature qui rappelle combien pendant vingt ans les ministres se sont « gavés des ressources financières du pays ». Il faudrait y ajouter bien sûr les sketches très courts et répétés, les déguisements, les grimages qui condensent, appuient, soutiennent, répètent les mots d'ordre déclamés... et bien d'autres choses encore que rassemble l'inventivité au service de la dérision de la situation, telles que ce slogan : « Dégagez ! c'est fini le temps du méchoui ».

Si l'on admet que l'art est un langage qui déconstruit les certitudes, alors tout cela constitue bien une forme d'art qui, au sein même de la foule, déconstruit d'une certaine façon les codes, les habitudes, les rapports aux espaces et aux temps.

Chaque vendredi, le florilège est un peu plus nourri. L'écriteau « Black Friday : 100 % de remise immédiate. Le peuple solde : des ministres incapables (sans garantie) » fait écho à un autre datant de février 2019 : « Nous ne voulons ni du cadre ni des clous qui le fixent », en référence aux cérémonies organisées autour du portrait du président Bouteflika pour compenser son absence physique depuis son accident vasculaire cérébral de 2013. L'humour moque ce président absent/omniprésent, tandis que l'image des clous tourne en ridicule ses laudateurs, rebaptisés « Abdel-Cadre Bouteflika ».

Le clan qui entoure le chef de l'État cristallise en effet les railleries. À une pancarte arborant « Ce camembert pue moins que votre système » répondent d'autres panneaux repris sur Twitter, tels que celui qui détourne le titre d'un film américain, « Catchir Me If You Can », allusion à ce saucisson algérien présenté comme le symbole de la corruption du régime. Ce même esprit est à l'œuvre au début de l'année 2020, lorsqu'une célèbre mention inscrite sur les paquets de cigarettes est parodiée à travers un laconique « Vous êtes mal barrés. Votre système nuit gravement à la santé ».

En Algérie, l'humour a toujours été utilisé pour protester contre le pouvoir. Il a pris de multiples formes pour s'adapter à différents contextes (colonisation, autoritarisme, terrorisme). C'est une sorte de résistance, pour faire face tant aux gouvernants qu'au quotidien. Durant la colonisation et la guerre d'indépendance, l'autodérision servait à éviter la censure. Rire de soi était un moyen détourné de critiquer le colon. Avec le temps, l'humour s'est débarrassé de sa pudeur, devenant plus direct, plus frontal. Chadli Bendjedid, président de 1979 à 1992, a par exemple été la cible de blagues populaires. Lors des grandes manifestations d'octobre 1988, pour moquer son incompétence, les manifestants scandaient : « *Djazair biladuna, Chadli himaruna* » (Algérie notre pays, Chadli notre âne). Trois décennies plus tard, les pays étrangers ne sont pas épargnés : « Chers États-Unis, il n'y a plus de pétrole ici, donc tenez-vous à distance à moins que vous ne recherchiez de l'huile d'olive ».

51

*

Ce texte s'est attaché à décrire une partie spécifique des actions collectives au sein du Hirak, et il ne faudrait pas croire que ce mouvement est purement festif. À côté de la *zerda* se tiennent des discussions contradictoires, des débats et des forums. Le Hirak est aussi un mouvement qui fait de l'espace public algérien le théâtre d'une construction organisée de la vie politique par des citoyens qui revisitent leur histoire. La fête, l'humour et le rire annoncent l'art politique populaire : c'est une démonstration de puissance sans armes. La fête est une des formes d'action et de lutte politique qui permettent l'économie de la cruauté. C'est l'enjeu de la fête dans la contestation : dénoncer l'autoritarisme et afficher son humanisme.

Charles Tilly a montré le passage, au milieu du XIX^e siècle, d'un répertoire local-patronné – où l'action, souvent violente, se déroule dans les lieux qui représentent l'objet du mécontentement tout en étant soutenue par des notables intégrés au sein du système politique – à un répertoire national-autonome – qui repose sur des revendications et des formes d'action novatrices s'effectuant dans les centres urbains, autour des sites du pouvoir²⁵. Depuis février 2019, on ne cesse d'entendre ici et là que la « révolution du sourire » en Algérie est inédite de par son pacifisme et son civisme. L'enquête que nous avons menée sur cette révolution ne permet toutefois pas de valider la naissance d'un nouveau répertoire d'action.

25. *La France conteste, de 1600 à nos jours*, Paris, Fayard, 1986.

La fête, l'humour et le rire se retrouvent en effet dans le temps long des contestations en Algérie, avant comme pendant la colonisation et face à l'autoritarisme du parti unique. La portée politique des chansons, des pancartes, des slogans, des moments de partage au sein du Hirak n'a rien de nouveau. Les manifestants ont conservé le même répertoire – ce qui a changé, c'est seulement qu'il est investi par de fortes sonorités. Et les réseaux sociaux n'apportent pas non plus grand-chose de neuf : ils assurent le rôle qu'avaient autrefois le bouche-à-oreille, le colportage réalisé par les militants d'opposition, les syndicalistes, ou encore les membres de comité de village.

52 Pour autant, si son répertoire d'action ne semble pas inédit, il n'en demeure pas moins que le Hirak, par sa durée, ses formes, ses rendez-vous, ses scènes, sa diversité, son étendue géographique (jusqu'à la diaspora algérienne en France et ailleurs), ses aspirations linguistiques (par le biais d'univers polyphoniques, de l'arabe populaire au kabyle, de l'arabe littéraire au français, de l'anglais au verlan) et ses mots, est porté par une génération qui pourrait marquer son temps.

R É S U M É

Fruit d'une enquête ethnographique sur le Hirak à Béjaïa, en Kabylie, cet article analyse la mise en scène, au cœur même de la protestation politique, des arts de la rue : fête, humour, charivari nocturne. À la fin de ce parcours entre les différentes formes rituelles dramatiques élaborées dans le contexte autoritaire algérien, l'auteur s'interroge sur le caractère inédit de la « révolution du sourire ».